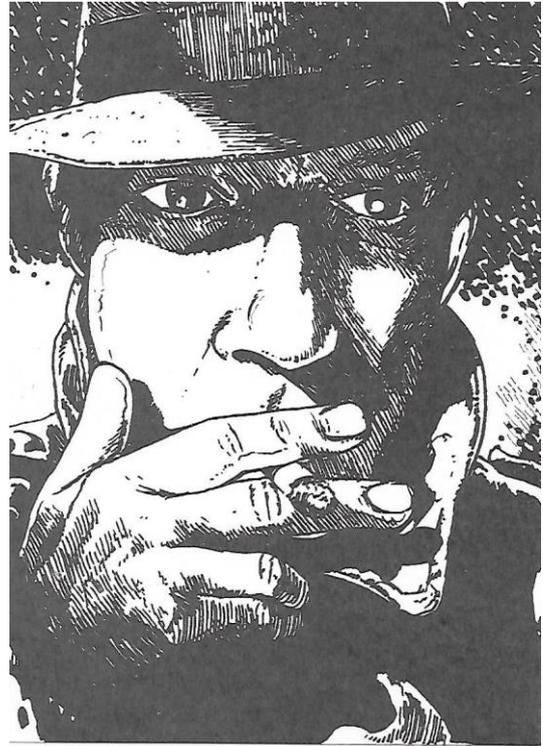


LA TÊTE DANS LE RETRO

Mars 2022
N° 11

**SUPPLEMENT GRATUIT
À « LA TÊTE EN NOIR »**

ISSN 1279 - 211X



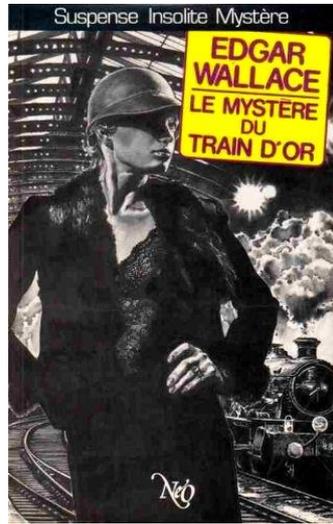
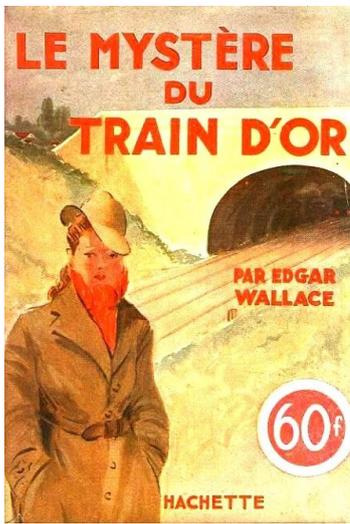
Un petit tour dans le vieux thriller à l'anglaise et son renouveau au triple galop, un autre dans le roman noir, sans oublier le vintage français et la comédie policière : Julien Védrenne, Gérard Bourgerie et Michel Amelin vous livrent leurs coups de cœur... Bonne lecture !

**F.W. CROFTS : Le mystère de Cheyne, (*Inspector French and the Cheyne mystery*, 1926)
Collection « mystères de l'X » éditions Excelsior, 1933 (jamais réédité)**

Publié en 1926 en Angleterre et aux USA, ce roman appartient à la première période de Crofts, le roi des alibis, du ferroviaire et du maritime, période marquée par la tendance *thriller* qui sévit alors, après les succès d'Edgar Wallace. Cheyne, jeune homme de bonne famille, rencontre, dans un hôtel, un monsieur bien sous tous rapports qui lui propose une affaire. Il a inventé un radar miniature qu'il compte commercialiser et cherche des partenaires. Cheyne se montre intéressé avant de plonger dans un coma soudain. Il a été drogué grâce à la flasque d'alcool truquée de son interlocuteur (habile schéma dans le livre). Cheyne découvre ensuite que sa demeure familiale a été cambriolée pendant sa convalescence. Il décide de mener son enquête à partir de l'homme qu'il a rencontré et des deux individus qui se sont présentés à sa demeure pour ligoter bonne et cuisinière avant de forcer son coffre. S'ensuivent des tas de péripéties où Cheyne met à jour les agissements mystérieux du groupe de bandits dont fait partie la bonne du château ! Une lettre et un message codé complètement indéchiffrable sont au centre de ce jeu du chat et de la souris, ou tour à tour, les bandits puis Cheyne prennent l'avantage via des changements de maisons, de voitures et de déguisements. Là-dessus,



une pure jeune fille sauve Cheyne d'une attaque et devient son aide dans l'enquête. Mais elle est enlevée par les méchants et Cheyne doit se résoudre à faire appel à la police pour la sauver. Le dernier quart du livre est consacré à l'enquête de l'inspecteur French qui apparaît donc fort tard, ce qui est dommage car c'est là que se met à jouer la magie enfantine de Crofts. De fil en aiguille avec force pistes exploitées, French, tout seul, mène une enquête délirante entre l'Angleterre et la Belgique et déjoue un complot pas possible pour s'emparer d'un trésor englouti dans un bateau de guerre britannique, coulé par un sous-marin allemand et dont le capitaine a caviardé le rapport pour retrouver plus tard les lingots d'or. Loin des thrillers poussiéreux des premiers Agatha Christie et Patricia Wentworth, on se surprend à aimer ce dynamisme naïf mais efficace de Crofts dans les péripéties physiques mais aussi dans les déductions, les déplacements et les rencontres de l'inspecteur French accroché comme une teigne à la recherche de la solution. **(M.A.)**

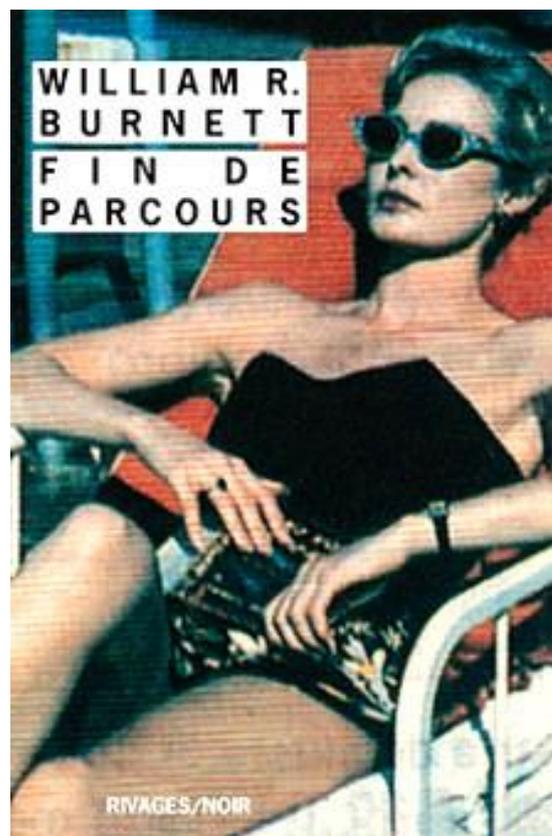


LA BRAQUEUSE ET L'ARNACOEUR CHEZ EDGAR WALLACE ET WILLIAM R. BURNETT

Dans « *Roman policier – fragment d'histoire* » (Ex Nihilo, 2009), on peut lire une critique jubilatoire du « *Visage dans la nuit* », d'EDGAR WALLACE écrite par RÉGIS MESSAC en août 1932. « Edgar Wallace est le Ford du roman policier. Quoique produite en série, la Ford est une bonne machine. On peut en dire autant de n'importe quel autre roman d'Edgar Wallace. Son modèle T. tire bien. Il vous entraîne sans heurts et sans cahots pendant quelques heures dans un monde agréable où les banquiers sont intelligents, les politiciens sympathiques et les policiers honnêtes. L'évasion du réel ne saurait être plus complète. » N'en déplaise à Régis Messac, il semblerait que « *Le Mystère du train d'or* » (1919) échappe quelque peu à la production en série à laquelle il nous a habitués. S'il y a bien l'inspecteur Michaël Presterton en super-flic, il y a surtout Kate Westhanger, une Moriarty au féminin (pour son intelligence au service des méfaits, mais qui n'est absolument pas une génie du Mal). Elle règne sur une bande qui sévit dans « *Crime-Street* » à Londres. Elle a planifié le détournement d'un train chargé d'or. Et pour ce faire, elle n'hésite pas à se grimer, à endosser de multiples identités pour s'infiltrer chez les gens et surtout séduire des bourgeois en mal d'amour et d'aventure (mais d'une crédulité à faire rire). En cela, les banquiers du roman sont tout sauf intelligents. En revanche, un s'avérera pingre et bien lui en prendra. Le roman est intéressant à plus d'un titre car il met en avant une héroïne de type femme fatale qui doit se dépatouiller dans un monde d'hommes, et qui va être trahie justement par ses hommes au moment le plus crucial. Mais il y a une autre trame moins singulière : la traque menée par Michael Presterton de Scotland Yard. Très vite,

on comprend qu'il y a une attraction réciproque entre l'enquêteur et la cambrioleuse. On se doute qu'après les rebondissements, ils vont tomber dans les bras l'un de l'autre, et que l'histoire va se terminer pour le meilleur et non le pire. Edgar Wallace ira à l'encontre de ses habitudes de probité.

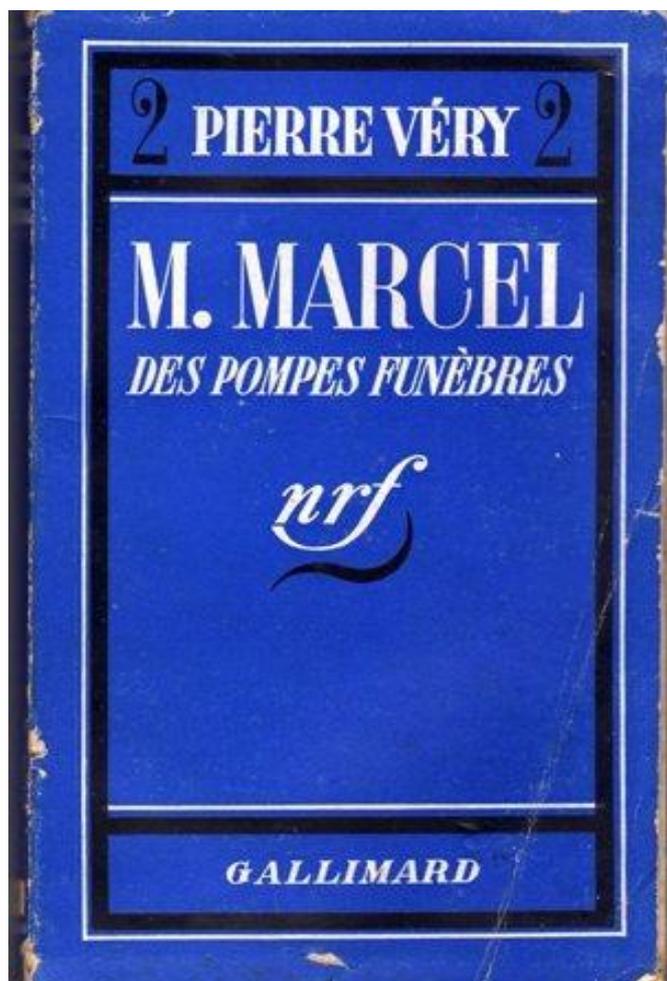
« *Fin de parcours* » de WILLIAM RILEY BURNETT dresse des similitudes dans une galerie de gangsters au périclès de leur carrière. A Los Angeles dans les années 1942-1943, le Doc est en fin de parcours. Il rêve d'un ultime coup pour assurer sa retraite. Il n'a pas le sou, il est accroc aux drogues, et traîne ses guêtres dans une chambre d'hôtel miteuse. L'arrivée en ville du caïd Jim Farrar va changer la donne. Ce dernier est réputé dans son domaine : il séduit des femmes fortunées à qui il arrache quelques dizaines de milliers de dollars avant de disparaître. Le Doc va le mettre en relation avec une jeune veuve millionnaire qui réside dans une résidence huppée. Pour l'occasion, Jim Farrar endosse le costume de Jim Doyle, magnat du pétrole. Il entame sa cour auprès de Gladys, qui se laisse peu à peu charmer mais reste sur le qui-vive : son nouvel ami ne semble pas être réellement celui qu'il dit être. De son côté, le Doc ne fait pas confiance à Jim. Tout ceci amène les protagonistes de cette histoire sur une pente glissante. Elle le sera d'autant plus quand Jim sortira de ses schémas habituels... William R.



Burnett est beaucoup moins crédule avec ses personnages qu'Edgar Wallace avec les siens. Et le romancier américain de « *Little Caesar* » et « *High Sierra* » sait que le crime ne paie pas sur le long terme, et que les unions sont pour le pire et non le meilleur. À un quart de siècle d'intervalle, la mystification n'a plus la même saveur.

Le Mystère du train d'or (*Kate Plus 10*, 1919), d'Edgar Wallace, Hachette 1934 et 1948 ; rééd Néo/Le Miroir obscur, 1989 ; *Edgar Wallace* vol. 1, coll. « Les Intégrales du Masque », 1993

Fin de parcours (*Nobody Lives Forever*, 1943), de William Riley Burnett (Rivages, « Rivages-Noir » n° 60) (J.V.)



PIERRE VÉRY : « *M. Marcel des pompes funèbres* », Gallimard 1934 – rééd Éditions de Flore 1949, Le Sycomore 1984 et Le Masque 1990

C'est le deuxième titre de la série des sept aventures de Prosper Lepicq comprenant les célèbres « *L'Assassinat du Père Noël* » et « *Les Disparus de Saint-Agil* ». Lepicq a été inspiré à Pierre Véry (1900–1960) par son camarade Félix Brunetto. Comme lui, c'est un avocat sans le sou qui ne se contente pas d'attendre de

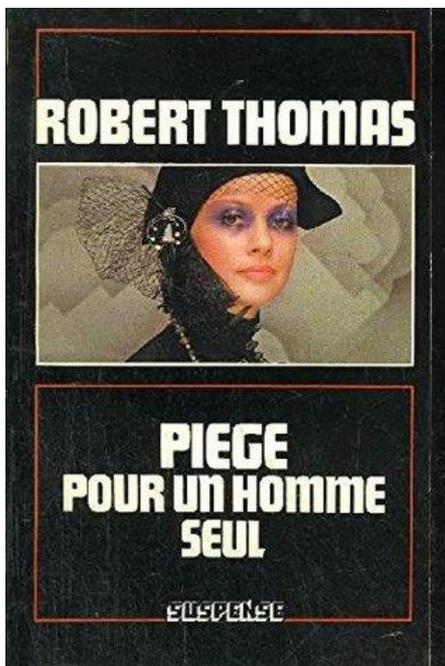
providentiels clients mais se met activement à leur recherche en épluchant les avis de décès. Rue Hautpout, Octave Lamédé meurt entouré des siens : sa femme Françoise, gérante d'un magasin d'articles funéraires, sa sœur, sa tante, son cousin Bernard Hilairet... M. Marcel, lui est un jovial Ordonnateur des Pompes Funèbres de Paris. Il régale ses collègues et amis croque-morts « *Au dernier soupir* » restaurant bien nommé. Dans la maison du mort Octave Lamédé, voilà que surgit un deuxième cadavre. Bernard Hilairet a été retrouvé sans vie au pied de l'escalier menant à l'appartement, le corps transpercé par un objet pointu. L'emploi du temps de la victime l'après-midi de son assassinat est épluché. Lepicq est en alerte. Est-ce un crime passionnel ? Pourquoi ce meurtre le lendemain du décès de Lamédé ? Occasion ou préméditation ? On perquisitionne chez M. Marcel et on découvre une boîte de « rossignols ». M. Marcel tombe des nues. Cette découverte a-t-elle un lien avec le crime ? Lepicq s'empare de l'affaire.

C'est le jour de l'enterrement, alors que l'église est pleine de membres de la famille et d'amis (tous croque-morts) que Lepicq a une illumination au moment où l'enfant de cœur allume un cierge.

Cercueils, pierres tombales, voilà le décor de ce roman qui fleure bon la France d'avant-guerre. Véry nous régale avec son détective vantard et malin dans un milieu petit-bourgeois bien-pensant. Tous les ingrédients d'un polar réussi sont réunis. Avec une bonne dose d'humour noir en plus. (G.B.)

ROBERT THOMAS : *Piège pour un homme seul*. Collection suspense – Eurédif – 1977.

Robert Thomas a écrit au moins une douzaine de comédies à suspense. Ses pièces comme *Huit femmes*, *La Perruche et le Poulet* ou *Assassins Associés* ont rempli les salles de spectacle et les salons des familles devant la TV pour *Au Théâtre ce soir*. Ici, Robert Thomas a novellisé son premier grand succès de 1960, seule publication de ce genre à son nom. Daniel, en séjour dans un chalet à la montagne, est affolé : sa femme a disparu. Il appelle la police. Aucun résultat. Mais bientôt un curé frappe à la porte : « Je vous annonce une bonne nouvelle ; votre femme est revenue. La voilà ». Surgit Elizabeth : « Bonjour Daniel, je suis ta femme mon chéri ». Non, non, bafouille le jeune homme, ma femme ce n'est pas toi ! Daniel se trompe-t-il ou bien est-il victime d'une machination ?



Grandin, policier local, suggère un test : « Posez à Elizabeth des questions auxquelles elle ne pourra pas répondre. » Mais Elizabeth répond. Grandin suggère à Daniel de faire appel à sa mémoire et de retrouver des témoins de sa vie passée. Pas plus de

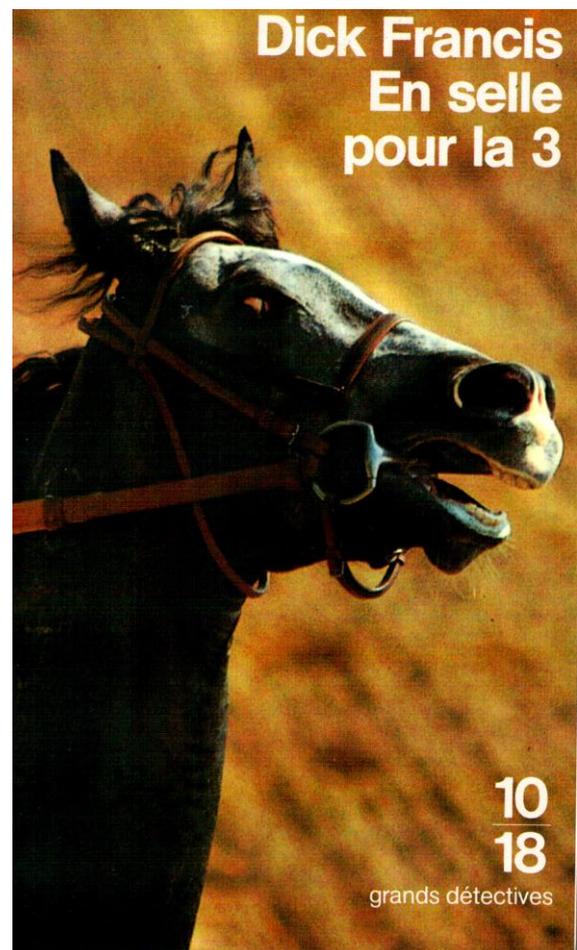
résultat. Les événements qui s'enchaînent font croire que c'est lui qui est devenu fou. Est-il manipulé et dans quel but ? Un héritage qui s'annonce serait-il une piste ? Quand, enfin, Daniel comprend qu'il a été le jouet d'une comédie grotesque et infernale, il s'échappe du chalet en hurlant de terreur. Il trouvera la paix au fond d'une cellule capitonnée.

Ce polar est l'exemple même d'une bonne comédie théâtrale menée tambour battant. Le lecteur se divertit beaucoup. (G.B)

DICK FRANCIS : En selle pour la 3, (Enquiry, 1969), Gallimard/Série Noire (1970), rééd 10-18/Grands Détectives (1996).

Quand on lit les romans policiers de la fin des années 60, on prend conscience combien DICK FRANCIS apporta un ton nouveau, non seulement au niveau du cadre hippique professionnel absolument inédit répété de livre en livre, mais aussi dans le rapport des personnages. Ainsi le roman policier anglais sortait peu à peu de la gangue christienne pour se frotter à des ambiances plus sociales que le petit village cosy de miss Marple. Ici, dans ce huitième roman de Dick Francis publié en 1969, le narrateur Kelly Hughes passe en conseil de discipline avec son entraîneur devant les lords du Jockey Club. Au terme d'un procès inique où s'empilent les faux témoignages, ils perdent tous deux leur licence. Pour retrouver son honneur avec sa licence, Hughes décide de se battre contre les « preuves » amassées par un détective privé véreux manipulé par un homme puissant, sans doute un noble administrateur du Jockey Club. Comment, à travers un procès

interne au Jockey Club, rendre compte de la corruption et surtout du partage de classes qui permet d'écraser deux hommes dont la vie est dédiée au travail avec le cheval ? Dick Francis n'a pas son pareil pour traiter de la honte et du mépris envers le peuple qui accepte l'arrogance des privilégiés. Chez Dick Francis, ces rapports de classes constituent les principaux motifs d'intrigue dont vont découler tous ses grands thèmes : la rédemption, le masochisme, le pardon, la punition (divine ou sociale) et la prise de conscience. Encore un roman qui atteste de la très grande valeur littéraire que l'on doit attacher à Dick Francis qui fut un véritable jockey de la reine et un fantastique écrivain qui a renouvelé le genre policier. (M.A.)



LA TÊTE DANS LE RETRO

Supplément Gratuit de **la Tête en Noir** coordonné par Michel Amelin, avec la participation pour ce numéro de Gérard Bourgerie et Julien Védrenne
Illustration de couverture : Gérard Berthelot

Numéro 11 – Mars 2022